

**Publié en 2013**

Entre les lignes  
Littératures Sud

***L'ISOLÉ SOLEIL***  
**de Daniel MAXIMIN**

par  
**Cyrille FRANÇOIS**  
Docteur es-lettres  
Chercheur à l'université de Cergy-Pontoise

**1981 : une identité, un débat**

En 1981, *L'Isolé Soleil* inaugure une trilogie romanesque sur l'Histoire et la géographie antillaises. Les deux autres romans, *Soufrières* en 1987 et *L'île et une nuit* en 1995, forment avec le premier un ensemble cohérent où Daniel Maximin s'affirme comme l'un des écrivains guadeloupéen, antillais et, au-delà, caribéen majeur.

*L'Isolé Soleil* paraît au début d'une décennie où la nature de l'identité antillaise et de ses formes d'expressions, en particulier littéraires, va être intensément discutée. La position malaisée et souvent marginale de l'écrivain antillais est souvent dénoncée dans le paradoxe d'une différence recherchée alors même qu'ils acceptent de publier chez des grands éditeurs français. Les intellectuels « créolistes », promoteurs de « l'oraliture », qui poussent au maximum cette différence par la revendication d'une langue créole, tournée vers les racines africaines et seule apte à dire l'identité spécifique des Antillais, se confrontent à la même problématique d'une dépendance au centre littéraire et culturel de la Métropole. A l'inverse, pour Maximin, la « créolisation » de la langue française, sa créativité à partir des autres langues de la Caraïbe et de la musique n'est plus un choix par abandon contraint du créole, mais l'expression même de l'identité.

Avec *L'Isolé Soleil*, Daniel Maximin semble prendre une direction intermédiaire, entre différence exotique et assimilation, avec la sérénité que lui confère sa vision « syncrétique » de la culture antillaise. Fort d'une lecture critique de l'histoire culturelle antillaise et internationale, il désapprouve tant l'identification comme disparition de soi en l'autre que la recherche illusoire d'une authenticité nègre ou créole, l'interpellation de l'Autre par la création d'une altérité radicale. De même, si pour certains la communication orale et l'oraliture apparaissent plus propice à l'expression du vécu, Maximin montre que cette approche risque de remiser la culture antillaise dans un espace étroit, sclérosé par sa nostalgie du passé et prostrée sans ouverture vers l'Autre.

Médiane ou médiatrice, la position de Maximin n'est pas neutre : comme exilé, il s'oriente plus vers le public métropolitain qu'antillais mais sans perdre le fil du discours avec les Antilles. Les deux figures d'écrivains qu'il met en fiction dans son roman représentent ce double positionnement et le questionnent.

Daniel Maximin se réclame de plusieurs filiations qui décident de son imaginaire et de sa conception des Antilles ; celles de Suzanne et Aimé Césaire, de Frantz Fanon ou de

Wifredo Lam. Ces aînés contribuent à nourrir un discours situé entre les deux grandes tentations du silence ou de l'assimilation, entre l'incapacité à faire advenir une littérature antillaise et les sirènes du centre culturel parisien. Si l'on a pu rapprocher les positions de Daniel Maximin et d'Edouard Glissant, qui publie son essai majeur, *Le Discours antillais*, en 1981 également, leurs poétiques et conceptions de l'identité sont à distinguer. Leur définition du métissage ne coïncident pas exactement ni leur traitement du paysage, comme nous le verrons. Tandis que l'antillanité de l'un vise un rattachement au continent américain, le second dessine des tracées transcontinentales sans exclusion d'un apport, européen, africain ou américain, sur les autres.

La résistance qu'est le marronnage n'est pas envisagée simplement sous l'aspect « militaire » de la guérilla et de l'utilisation des moyens d'exercice d'un autre pouvoir. Il se caractérise principalement, pour l'écrivain, par l'appropriation puis le détournement des pratiques culturelles du dominant, hybridées avec celles des dominés. Tel est l'héritage d'un peuple sans généalogies souveraines ; un héritage visible, aujourd'hui, dans la diversité linguistique et culturelle. Telle est aussi sa chance. Au sein des lettres antillaises, Daniel Maximin fait donc preuve d'une position moins aiguës politiquement, plus sereine et plus résolument tournée vers l'avenir dans le refus des clivages entre des identités restrictives, car il faut « faire quelque chose de ce que l'on a fait de nous ». De la formule d'Aimé Césaire parlant des « débris d'une synthèse », il fait le mot-clé de sa conception de l'identité antillaise et, de là, un programme poétique dans la mesure où toute son œuvre, littérairement, y correspond.

La lecture de l'Histoire défendue par *L'Isolé Soleil* et, par l'œuvre de Maximin plus globalement, vise ainsi à faire reconnaître les Antilles et, plus généralement la Caraïbe, comme un espace à la mesure de la mondialisation qui s'y est jouée, plus qu'ailleurs. L'enjeu de sa trilogie romanesque ouverte en 1981 est justement l'exploration du commun de la culture antillaise et, au-delà, caribéenne.

En ce sens, Maximin se rallie au « grand camouflage » de Suzanne Césaire et à la synthèse d'Aimé Césaire pour dire l'identité antillaise. Pour lui, l'Antillais ne doit pas favoriser une part de son identité, jugée plus pure ; à l'inverse, son identité est dans l'acceptation du métissage résultant des situations d'esclavage et de colonisation à partir desquelles il y a eu rébellion et invention. L'identité doit donc être acceptée comme ouverte sur le monde et contenant celui-ci : « Largement fondées dès l'origine sur un projet de synthèse fertile et non d'éclatement angoissé entre l'exil et le natal, la mémoire et l'improvisation, l'écriture et l'oralité, et une soif d'épanouissement par le dépassement lucide des blessures de l'histoire et de l'isolement des géographies. [...] Les héritages sont tellement multiples : qu'ils aient été imposés par la violence, ou encore choisis par fidélité aux origines d'Afrique et plus tard d'Asie, ou par solidarité avec l'Amérindien disparu, que l'artiste en souci de création, orphelin de quatre pères, n'a ni le temps ni l'espace pour régler des comptes avec toutes les paternités originelles, ni pour réinventer d'ancestrales maternités, mais il sait qu'il doit, lui à son tour, improviser l'avenir en l'enracinant au terreau fertile de tous les métissages à sa portée. » [Maximin, 1998 : 71].